

SAALE – ZEITUNG, 08/07/2014

Double de Paganini

SOIRÉE VIOLON - Ning Feng a exécuté avec magie le 1^{er} concerto pour violon du violoniste diabolique. Et l'Orchestre National de Marseille a célébré une première particulière.

PAR NOTRE COLLÈGUE DE LA RÉDACTION

THOMAS AHNERT

Bad Kissingen – La question taraude les esprits : comment Niccolò Paganini a-t-il bien pu jouer son propre Concerto pour violon en ré majeur op. 6, son premier ? Comme Ning Feng ? Aussi vite ? Aussi proprement ? Aussi intelligemment ? Quelques témoignages existent sur la façon de jouer du « violoniste diabolique », mais ils sont surtout enthousiastes, peu concrets, techniques. Le violon ne faisait aucune différence. Paganini avait une prédilection pour son Stradivarius, le « Cannone » - sur lequel Ning Feng a du reste joué lors de plusieurs concerts quand il a remporté le concours Paganini en 2006 à Gênes.

Les cordes jouaient certainement un rôle. Paganini avait du succès parce qu'il utilisait des cordes de boyau plus minces à la réactivité meilleure et plus rapide. Mais les choses ont changé. La pression de l'archet qui facilite le spiccato (sautillant) est plus forte aujourd'hui qu'autrefois. Paganini avait un avantage irréfutable : ses doigts étaient plus longs que ceux de Ning Feng, ils s'étiraient de manière inhabituelle comme put le constater son médecin.

Nous ne pouvons plus répondre à ces questions aujourd'hui. Mais nous pouvons supposer que Paganini n'aurait pas été spécialement satisfait de l'arrivée soudaine d'un concurrent.

La représentation fut en tout cas prodigieusement plaisante. Lawrence Foster laissa jouer son Orchestre National de Marseille avec un tel entrain qu'il fit soudain penser à un spectacle de banda typiquement italienne. Ning Feng intervint avec le flegme stoïque de celui qui sait qu'il va avoir des problèmes. Il savoura les extrêmes entre virtuosité forcée et chant paisible – où les transitions furent des plus captivantes.

Pas une goutte de transpiration

Il était incroyable de voir avec quelles précision et puissance musicale Ning Feng traversa cette avalanche de notes sans transpirer le moins du monde en exécutant le fulgurant spiccato. Avec développement d'un prestissimo dans les doubles frappes de touches et aussi dans le flageolet ultrasensible qui produisit un effet non pas endiablé, mais absurdement rapide et passage aux notes élevées sur la corde de sol dans l'Adagio espressivo merveilleusement chantant pour ne pas modifier le timbre en changeant de corde – une petite astuce aux grands effets. Et la cadence de la première phrase était si endiablée qu'à la fin, le public applaudit à tout rompre – comme avec Paganini.

L'orchestre représentait le faire-valoir dans ce concerto, mais il était sûr de lui avec une grande présence et une couleur excitante. Dommage qu'aucun média ne l'ait enregistré. En rappel, Ning Feng joua un arrangement léger de la composition pour guitare « Recuerdos de la Alhambra » de Francisco Tárrega.

Les Variations de Paganini de Rachmaninoff lui ont bien sûr succédé à point nommé. Mais le Coréen de 22 ans Chi Ho Han, lauréat du Kissinger KlavierOlymp en 2013, s'est sans doute maudit plus d'une fois intérieurement d'avoir pris un tel engagement. Il s'en est tiré à merveille dans l'œuvre de près d'une demi-heure au cours de laquelle il n'a jamais pu se redresser et a dû jouer à bride abattue. Mais il était aux prises avec Rachmaninoff et avec l'orchestre qui ne fit pas cas de lui, tout à fait dans l'esprit du compositeur, et sur lequel il ne prit jamais l'avantage. Mais une 2^e place n'est pas si mal quand l'adversaire est avant-dernier. Le rappel fut la « Vocalise » de Rachmaninoff. Le hasard fait bien les choses : ils avaient aussi joué Hyeyoon Park et Nareh Arghamanyan trois heures plus tôt.

Meilleure auto-promotion

Quoi d'autre ? Au début, l'ouverture de l'opéra « Le roi d'Ys » d'Édouard Lalo marqua l'entrée de l'Orchestre National de Marseille dans la grande salle pour laquelle le dimanche était un jour spécial : le premier concert que l'orchestre ait donné en dehors de l'hexagone dans ses 50 ans d'histoire. Et ça se voyait. Car la musique colorée et très dramatique de Lalo – il est question de l'amour déçu d'une princesse qui, par vengeance, veut laisser sa ville natale sombrer dans la mer, ce qu'elle fait – mais heureusement en partie. C'est un thème qui génère une musique engagée et Lawrence Foster n'eut aucun mal à engager ses musiciens à jouer avec

couleur et entrain. L'orchestre fit impression avec l'Arlésienne Suite de Bizet. Les applaudissements étaient à la mesure de la musique. Lawrence Foster et son orchestre interprétèrent deux autres morceaux : la Sicilienne tirée de « Pelléas et Mélisande » de Fauré et la Bacchanale tirée de « Samson et Dalila » de Saint-Saëns. L'orchestre se produisit encore une fois le mercredi soir.

Geste collégial : Lorsque Ning Feng joua les grands accords du Concerto de Paganini, Lawrence Foster se leva de son pupitre pour écouter.

Chi Ho Han d'après les Variations fulgurantes de Paganini de Rachmaninoff

SAALE – ZEITUNG, 11/07/2014

Mozart en serait resté bouche bée

HAUTE TENSION Personne n'a regardé sa montre à US-Rhythm & Blues, ni le public ni l'orchestre. Même si la plupart des morceaux dataient du XX^e siècle.

PAR NOTRE COLLÈGUE DE LA RÉDACTION
THOMAS AHNERT

Bad Kissingen – Mozart serait probablement resté bouche bée s'il avait appris qu'il se trouve sous le label « US Rhythm & Blues ». Mais il se serait sans doute réjoui de cette singularité. Il ne s'agissait pas des variations typiques de la musique américaine, mais d'un programme distrayant et varié. Et il n'y a pas mieux que le rythme pour l'exprimer.

Si on veut parler du concert, il faut évoquer avant tout l'orchestre et son chef. La simple perspective d'assister à une telle première de l'Orchestre National de Marseille est déjà surprenante. Qui aurait cru que les représentations au Regentenbau étaient les premières à l'étranger de ses 50 ans d'histoire ?

Prêts à souffrir

Cela explique aussi l'ambiance pleine d'espoir, la tension et l'engagement des musiciens très motivés par cet événement. Et aussi qu'ils étaient prêts à souffrir. Car le programme ne signifiait rien d'autre. Les sauts de Barber à Tomasi, de Vanbeselaere à Mozart et le retour à Gershwin et d'autres grands écarts signalaient à chaque fois un changement de style et surtout une adaptation aux rythmes les plus compliqués. Un tel degré de concentration pendant plus de trois heures exige tout de même de la préparation et des aptitudes.

Mais il faut dire aussi que Lawrence Foster est capable d'enthousiasmer non seulement le public, mais aussi un orchestre. Il a réussi à transformer un corps de résonance en orchestre en moins de deux ans. Et il a dirigé ses musiciens avec une précision et une orientation inébranlables pendant cette longue et difficile soirée. L'adagio d'introduction pour cordes de Samuel Barber révéla d'emblée le niveau de précision et d'homogénéité atteint par l'orchestre, même si les cuivres et percussions n'avaient pas encore fait leur entrée. L'orchestre au complet exécuta avec brio l'« El Salon Mexico » de Copland.

N'oublions pas les quatre solistes de la soirée, notamment Tine Thing Helseth qui exécuta le concerto pour trompette du français du sud Henri Tomasi avec virtuosité et une sérénité totale. C'est une musique qui admet encore des mélodies, mais les dissèque et alimente ainsi une discussion animée entre solo et orchestre, une prise de bec, une plongée dans de nombreuses intonations. Ou une musique qui, dans ses sonorités surtout au troisième mouvement, rappelait Stravinski et l'« Américain à Paris » de Gershwin – une musique qui plaît en tout cas.

Idem pour les « Convergences » composées par Jean Philippe Vanbeselaere pour le tubiste Thomas Leleu de l'Orchestre de Marseille et également mises en scène par lui. L'oreille se laisse bien sûr toujours distraire par le spectacle et l'étonnement devant l'agilité de ce monstre métallique — à condition de savoir en jouer. Mais la force de la musique, la résistance du soliste face à l'orchestre ne cessèrent de s'imposer jusqu'à ce qu'ils tombent d'accord sur une samba aux accents de jazz. Une œuvre remarquable et bien tournée.

Hors du rang

Ce soir-là, le jeune pianiste Da Sol Kim, lauréat du Kissinger KlavierOlymp 2012 (avec Magdalena Müllerperth) était plutôt morose. Il ne donnait pas l'impression d'avoir vraiment évolué ces deux dernières années. Ce fut bien sûr une aubaine de le voir jouer le concerto en ut majeur KV 246 de Mozart qu'on n'entend pas souvent. Et il l'exécuta avec des accents lyriques agréables. Mais ce fut tout, il en resta là. Il se cantonna au mezzo piano, se montra chiche avec les intonations et avec l'interprétation en général. Et vers la fin, sa concentration se relâcha. L'orchestre fut le véritable inspirateur de ce concert et en fin de compte le vainqueur aux points. Parlons maintenant de Simone Kermes. La soprano plutôt excentrique sur scène vaut le déplacement. Avec « Bachianas Brasileiras » N° 5 de Villa-Lobos, l'adaptation musicale d'un texte lyrique entre deux vocalises époustouflantes, elle essaya de gêner le public puisqu'elle en avait l'occasion : « de la musique du Brésil pour le Brésil ». Sa voix prit alors des allures théâtrales – avec des nuances introverties dans « The Man I Love » et « Summertime » de Gershwin. Puis il y eut un revirement avec « Alabama-Song » de Weill. Et elle interpréta « Glitter and Be Gay » comme si Lennie Bernstein l'avait écrit pour elle. L'exaltation à l'état pur. Lawrence Foster ne se laissa pas impressionner. Même au rappel, avec les arias d'Olympia poussées jusqu'à l'hystérie dans les « Contes d'Hoffmann ». Personne n'a regardé sa montre ce soir-là.

Galerie de photos

Vous trouverez d'autres photos de l'US Rhythm & Blues ci-dessous

Simone Kermes et Lawrence Foster
Tine Thing Helseth Thomas Leleu

MAINPOST, 08/07/2014

Tonalités chaleureuses du sud de la France

Au Kissinger Sommer

Par notre collègue de la rédaction JÜRGEN HÖPFL

BAD KISSINGEN – Un amateur de musique classique a-t-il déjà sérieusement répondu « mais oui, bien sûr » à la question de savoir s'il connaissait l'Orchestre national de Marseille ? Non, non, même les experts capables de citer d'affilée dix orchestres en dehors de Berlin et Vienne n'ont pas les Français méridionaux dans leur liste. Du moins jusqu'à présent – le concert de l'Orchestre National de Marseille au Kissinger Sommer fut une première exceptionnelle : « C'est la première fois que ces musiciens jouent en dehors de l'hexagone », expliqua le chef d'orchestre Lawrence Foster depuis son podium.

Sous la baguette de Foster, les instrumentistes méridionaux sont en passe de s'internationaliser. Ils ont l'étoffe pour cela ; la salle Max-Littmann n'était remplie qu'aux deux tiers faute d'un nom qui sonne bien.

Passion et sang

Les orchestres français aiment les sonorités chaleureuses et délectables et sont en de bonnes mains avec le sympathique touche-à-tout américain Lawrence Foster. C'est surtout avec le répertoire de leurs compatriotes, des morceaux de Lalo, Bizet ou Saint-Saëns, qu'il abreuva son public de toutes sortes de sensations mélodiques, de passion romantique et de fibre acoustique – un véritable délice. Il y eut quatre rappels effrénés - c'est tout dire - pendant cette soirée de trois heures qui s'intitulait, selon le programme, « soirée violon », mais qui devint une « soirée piano » au moins à parts égales : le morceau le plus acclamé ne fut pas contre toute attente le Concerto pour violon N° 1 de Paganini, mais la Rhapsodie sur un thème de Paganini pour piano et orchestre de Rachmaninoff.

Dynamique Extraprise

Ce fut précisément au morceau original de Paganini (Italien, pas Français) que les Marseillais se sont contenus – pourquoi, mais pourquoi diable ? L'interprétation par Foster n'eut pas la fougue et la virtuosité que ce grand

concerto du violoniste diabolique fou peut laisser éclater – d’autant que le soliste chinois Ning Feng cherchait plutôt le caractère inexistant du langage des notes au lieu de s’abandonner au tempérament existant et à la cacophonie adéquate.

Le jeune Coréen Chi Ho Han s’en sortit mieux avec les rhapsodies au piano à queue alors que le lauréat du Kissinger KlavierOlymp de l’an dernier insuffla une dynamique Extraprise et une vie bienfaites au Rachmaninoff plus mélancolique. Les concerts se poursuivront mercredi matin (9 juillet) au même endroit avec Lawrence Foster et l’Orchestre National – dont le premier voyage à l’étranger portera ses fruits : ils joueront des morceaux typiquement américains.

MAINPOST, 08/07/2014

Monologue du tuba ronchon

Au Kissinger Sommer

Par notre collaboratrice URSULA DÜRING

BAD KISSINGEN - Si seulement elle en avait chanté plus ! Avec l’aria d’Olympia des « Contes d’Hoffmann » en rappel, Simone Kermes montre ce qu’elle a dans la gorge à l’« US Rhythm & Blues » du Kissinger Sommer – des aiguës de colorature irréprochables avec lesquelles elle peut jouer. Elles ont fait sa renommée de « Reine folle du baroque ». Est-il donc si adroit de se froter à « Alabama Song » de Kurt Weill où le désespoir et un soupçon de débauche devraient être perceptibles ? Ou au nostalgique « The Man I love » de Gershwin qui exige une intensité soutenue ?

Elle s’en tire en tout cas mieux avec « Bachianas Brasileiras » d’Heitor Villa-Lobos, une chanson sans parole qu’elle fait entendre de manière impressionnante. Elle tient le public bien en main, ses espiègleries avec le chef d’orchestre Lawrence Foster plaisent et ses intermèdes ne semblent gêner personne.

Un mix original

Le chef d’orchestre explique le mix original du programme en quelques mots personnels et en remerciant les responsables du festival de Bad Kissingen, rendu possible en une seule soirée par Copland en compagnie de Mozart, Barber, Bernstein et Vanbeselaere. Il reçoit avec une modestie charmante les applaudissements intermittents dans la grande salle presque pleine du Regentenbau lors du concerto pour piano et orchestre en ut majeur de Mozart interprété avec légèreté et décontraction par le Sud-Coréen Da Kol Kim. L’Orchestre National de Marseille au grand complet ou non suit avec empressement sa baguette tantôt dansante, tantôt martiale avec laquelle il exécute de grands arcs, mais impose aussi une interruption réservée.

La trompettiste norvégienne Tine Thing Helseth est l’une des solistes de la soirée. La cadence soufflée par elle dans le concerto pour trompette et orchestre d’Henri Tomasi, accompagnée uniquement du son frissonnant des cymbales, est un des points culminants. La jeune musicienne joue avec beaucoup de fantaisie. Des sons lyriques et puissants s’échappent de son instrument. Elle produit inlassablement des aiguës pures, les laisse s’écouler, vibrer et se perdre dans les notes soufflées.

Quelques mesures d’hymnes allemands

Enthousiasme aussi pour Thomas Leleu. Le Français âgé de moins de 30 ans qui disparaît presque derrière son tuba joue la composition « Convergences II & III » pour tuba, jazz trio et orchestre de Jean Philippe Vanbeselaere né en 1969, que le compositeur lui a dédiée.

Leleu tire tous les bruits que l’instrument ronchon peut offrir. Sa musique ressemble à un dialogue animé entre lui, l’orchestre et le public. Lors du rappel, il manifeste ouvertement son plaisir de jouer, glisse dans les sons bourrus quelques mesures d’hymnes allemands.